

Le capitalisme
expliqué
à ma petite-fille

Jean Ziegler

Le capitalisme
expliqué
à ma petite-fille

(en espérant qu'elle en verra la fin)

Éditions du Seuil

ISBN 978-2-02-139722-2

© Éditions du Seuil, mai 2018,
à l'exception de la langue allemande

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Je dédie ce livre
à tous mes petits-enfants.

*Vous qui sur terre vivez dans la douleur
Il vous faut réveiller toutes les forces
De votre être
L'obéissance pour l'homme
Est le fléau majeur.
Qui n'aimerait une bonne fois
Devenir son propre maître ?*

BERTOLT BRECHT, *La Vie de Galilée*¹

1. Paris, Éditions de l'Arche, 1974 (trad. A. Jacobet et E. Pfrimmer).

I

– *L'autre soir, maman m'a appelée, tout excitée : tu passais à la télévision et tu discutais du capitalisme avec un homme apparemment très aimable, mais vous n'étiez d'accord sur rien. Je n'ai pas compris grand-chose à votre querelle, pourtant tu avais l'air assez fâché. Pourquoi ?*

– Tu as raison Zohra, j'étais en colère. Cet homme en face de moi s'appelle Peter Brabeck-Letmathe, c'est le président de Nestlé, la société transcontinentale de l'alimentation la plus puissante du monde. Nestlé, qui a été fondée il y a cent cinquante ans dans la petite Suisse, est aujourd'hui la vingt-septième des plus puissantes entreprises de la planète.

– *Je ne vois pas le problème. Nestlé fait du bon chocolat ! Et, si la Suisse est capable de développer des entreprises qui font leurs affaires à travers tous les continents, pourquoi ça te met en colère ?*

– Parce que Peter Brabeck invoquait tout le temps la théorie de son ami Rutger Bregman, un célèbre historien hollandais. Or je m'insurge contre sa conception de l'histoire et de l'économie. Il affirme notamment ceci : « Pendant à peu près 99 % de l'histoire du monde, 99 % de l'humanité a été pauvre, affamée, sale, craintive, bête, laide et malade. [...] »

Mais tout a changé au cours des deux cents dernières années, [...] des milliards d'entre nous se sont retrouvés riches, bien nourris, propres, en sécurité et parfois même beaux. Même ceux que nous appelons encore "les pauvres" jouiront d'une abondance sans précédent dans l'histoire mondiale. »

Peter Brabeck prétend ainsi que l'ordre capitaliste est la forme d'organisation de la planète la plus juste que l'histoire ait connue, assurant la liberté et le bien-être de l'humanité.

– *Et ce n'est pas vrai ?*

– Évidemment non ! C'est même précisément le contraire qui est vrai ! Le mode de production capitaliste est responsable de crimes innombrables, du massacre quotidien de dizaines de milliers d'enfants par la sous-alimentation, la faim et les maladies liées à la faim, du retour d'épidémies depuis longtemps vaincues par la médecine, mais aussi de la destruction de l'environnement naturel, de l'empoisonnement des sols, de l'eau et des mers, de la destruction des forêts...

Nous sommes actuellement 7,3 milliards d'êtres humains sur notre fragile planète. Plus des deux tiers, environ 4,8 milliards, habitent dans l'hémisphère Sud, parmi lesquels des centaines de millions vivent dans des conditions indignes. Les mères sont tourmentées par la peur panique du lendemain parce qu'elles ne savent pas comment elles pourront nourrir leurs enfants un jour de plus. Les pères sont humiliés, méprisés jusque dans leur famille, parce qu'ils n'arrivent pas à trouver de travail, victimes de ce qu'on appelle le « chômage permanent ». Les enfants grandissent dans la misère et l'angoisse, ils sont les victimes fréquentes de violences familiales,

leur enfance est souvent fracassée. Pour 2 milliards d'êtres humains dans le monde – ceux que la Banque mondiale appelle les « extrêmement pauvres » –, la liberté n'existe pas. Leur seule préoccupation est de survivre.

Les ravages du sous-développement sont la faim, la soif, les épidémies et la guerre. Ils détruisent plus d'hommes, de femmes et d'enfants chaque année que la boucherie de la Seconde Guerre mondiale pendant six ans. Ce qui fait dire à beaucoup d'entre nous que, pour les peuples du tiers-monde, la « Troisième Guerre mondiale » est en cours aujourd'hui.

– *Si je comprends bien, Brabeck et toi, vous êtes complètement opposés. Vous n'êtes pas du tout d'accord sur les bienfaits ou sur les méfaits du capitalisme.*

– Tu as raison. Selon moi – et pour tous ceux et toutes celles qui partagent ma position –, le capitalisme a créé un ordre cannibale sur la planète : l'abondance pour une petite minorité et la misère meurtrière pour la multitude.

J'appartiens au camp des ennemis du capitalisme. Je le combats.

– *Il faut donc abolir purement et simplement le capitalisme ?*

– Ma chère Zohra, la réponse n'est pas simple... À une minorité des êtres humains, notamment pour ceux qui habitent les pays de l'hémisphère Nord ou qui appartiennent aux classes dirigeantes des pays du Sud, les formidables révolutions – industrielles, scientifiques, technologiques – produites par le système capitaliste durant les XIX^e et XX^e siècles ont procuré un bien-être économique jamais atteint

auparavant. Le mode de production capitaliste se caractérise par une vitalité et une créativité stupéfiantes. En concentrant des moyens financiers énormes, en mobilisant les talents humains, en jouant sur la compétition et la concurrence, les détenteurs du capital les plus puissants contrôlent ce que les économistes appellent le « savoir problématique », c'est-à-dire la recherche scientifique et technologique dans les domaines les plus divers : électronique, informatique, pharmaceutique, médical, énergétique, aéronautique, astronomique, science des matériaux...

Grâce aux laboratoires, aux universités qu'ils sponsorisent, ils obtiennent des progrès éblouissants, notamment en matière de biologie, de génétique ou de physique. Dans les laboratoires des sociétés pharmaceutiques de Novartis, Hoffmann-La Roche ou encore Syngenta, une nouvelle molécule, un nouveau médicament est créé chaque mois ; à Wall Street, un nouvel instrument financier est inventé presque chaque trimestre. Les sociétés transcontinentales de l'agroalimentaire augmentent sans cesse leur production, elles diversifient leurs semences, fabriquent des engrais toujours plus rentables, augmentent les récoltes et inventent des pesticides toujours plus efficaces pour les protéger des nuisibles ; les astrophysiciens observent les autres univers que le nôtre, tournant autour de leurs étoiles, et découvrent sans cesse de nouvelles exoplanètes ; les industriels de l'automobile construisent chaque année des voitures plus solides et plus rapides ; les scientifiques et les ingénieurs envoient dans l'espace des satellites toujours plus performants ; des milliers de brevets protégeant des milliers d'inventions nouvelles dans tous les domaines de la vie humaine sont déposés tous les

ans auprès de l'OMPI, l'Organisation mondiale de la protection intellectuelle à Genève.

– *Si je comprends bien, Jean, le mode de production et d'accumulation capitaliste te stupéfie par son inventivité et sa puissance créatrice...*

– Oui, Zohra. Imagine-toi : entre 1992 et 2002, en dix ans seulement, le produit mondial brut a doublé et le volume du commerce mondial a été multiplié par trois. Quant à la consommation d'énergie, elle double en moyenne tous les quatre ans.

Depuis le début de ce millénaire, pour la première fois de son histoire, l'humanité jouit d'une abondance de biens. La planète croule sous les richesses. Les biens disponibles dépassent de très loin les besoins incompressibles des êtres humains.

– *Donc le capitalisme a du bon ?*

– L'ordre cannibale du monde que le capitalisme a créé doit être radicalement détruit, mais les formidables conquêtes de la science et de la technologie doivent non seulement être préservées mais aussi potentialisées. Le travail, les talents, le génie humains doivent servir le bien commun, l'intérêt public de nous tous – de tous les humains – et non uniquement le confort, le luxe, la puissance d'une minorité. Je te dirai plus tard dans quelles conditions le nouveau monde, celui dont rêvent les hommes et les femmes, peut se réaliser. Pour l'instant, laisse-moi te raconter d'où vient le capitalisme.

II

– *Alors, dis-moi, comment est né le capitalisme ?*

– C'est une longue histoire très compliquée, car le capitalisme est à la fois un *mode de production économique* et une *forme d'organisation sociale*. Il a affaire avec la naissance et le dépérissement des classes sociales. Tous ces termes sont un peu abstraits pour toi, mais je vais te les expliquer, on en a besoin pour bien comprendre l'état des choses.

– *Attends. Avant de faire trop de théorie, explique-moi d'où vient le mot...*

– « Capitalisme » vient du mot latin *caput*, qui signifie « la tête » ; à l'origine, sur le plan économique, cela désigne la tête de bétail. Le mot « capital » qui en dérive surgit aux XII^e-XIII^e siècles dans le sens de fonds, d'avance, de masse d'argent à faire fructifier. « Capitaliste » arrive beaucoup plus tard, au XVII^e siècle, pour désigner le détenteur de richesses, puis l'entrepreneur, celui qui engage une masse d'argent dans le processus de production. Dès le XVIII^e siècle, il se rapporte couramment à toute personne qui possède des richesses. Le financier libéral anglais David Ricardo, auteur en 1817 de *On The Principles of Political Economy and Taxation* (*Des principes de l'économie politique et de l'impôt*), l'uti-

lise tout autant que le révolutionnaire anarchiste français Pierre Joseph Proudhon dans *Qu'est-ce que la propriété ?* en 1840.

Pour finir, au milieu du XIX^e siècle, surgit le mot « capitalisme », qui ne sera couramment utilisé qu'au XX^e siècle. On le trouve chez le révolutionnaire Louis Blanc dès 1850, dans le sens d'une « appropriation du capital par les uns à l'exclusion des autres » (*Organisation du travail*), chez Proudhon et, bien sûr, chez Karl Marx, comme régime économique et social dans lequel le capital, source de revenus, n'appartient généralement pas à ceux qui le produisent à travers leur travail.

– *Ah ! ça y est, je comprends ! C'est lui qui a donné son nom aux marxistes, j'ai des copains qui sont marxistes et anticapitalistes !*

– Tu as raison. Les révolutionnaires, depuis plus d'un siècle, se réclament de Karl Marx. Il est de loin le plus connu de tous ces penseurs que je viens de citer. Marx a consacré vingt ans de sa vie de philosophe, d'économiste, de théoricien et de combattant révolutionnaire à l'écriture d'un livre, *Le Capital. Critique de l'économie politique*, qu'il a laissé inachevé à sa mort, en 1883. C'est en observant, depuis Londres où il était réfugié avec sa famille, l'industrie britannique et les terribles conditions de travail qu'elle imposait aux ouvriers qu'il a montré la nature réelle du capitalisme et ainsi fourni des armes à ses victimes pour le combattre.

– *Donc, Jean, si j'ai bien compris, le « capital » est une masse d'argent produite par le travail, qui est réinvestie et devient à son tour une source de*

revenus ; et le « capitaliste » est le propriétaire de cette masse d'argent, qui s'approprie ces revenus en en privant ceux qui les ont produits par leur travail. C'est juste ?

– C'est exact, le mot « capitalisme » renvoie à ces deux caractéristiques fondamentales : le « capital » comme masse d'argent, le « capitaliste » comme agent opérationnel ou acteur social qui s'enrichit aux dépens des travailleurs.

Ce système capitaliste n'est pas tombé du ciel. Il est le produit finalement triomphant de luttes entre classes sociales antagonistes qui s'étendent sur de nombreux siècles... Des luttes sanglantes, souvent indécises.

– Tu peux me résumer cette histoire aussi ?

– Bien sûr ! Depuis des millénaires, il y a des personnes riches qui possèdent des biens en masse – terres, outils de production, accès à l'eau, palais, moyens de transport, nourritures exquises, vaisselle d'or et d'argent, vêtements et bijoux somptueux, etc. – et le pouvoir qui va avec. Ces riches possédaient autrefois aussi, pour travailler pour eux et les servir, des hommes, des femmes et des enfants totalement privés de liberté, vendus et achetés comme des marchandises. Le maître auquel appartenaient ces « esclaves » avait droit de vie et de mort sur eux. Ce système social et de production très ancien s'appelle l'« esclavage ». Il a été répandu dans toute l'Antiquité.

– À l'école, le professeur nous a dit qu'il existait aujourd'hui encore des enfants esclaves, en Mauritanie je crois, et aussi ailleurs, et je viens de

voir à la télévision qu'en Libye on vend de jeunes migrants africains comme esclaves...

– C'est vrai. Mais, en tant que système de production, de forme généralisée d'organisation du travail, l'esclavage a été heureusement aboli, l'achat et la vente d'êtres humains ont été interdits.

Le christianisme a en principe condamné l'esclavage. Je dis « en principe » parce que, en réalité, lorsque les Européens ont eu besoin de main-d'œuvre pour travailler hors d'Europe sur les terres et dans les mines conquises en Amérique, ils ont non seulement pratiqué l'asservissement des populations autochtones, mais aussi et surtout développé l'esclavage des Noirs d'Afrique pour les déporter en masse encore jusqu'à la fin du XIX^e siècle et sans que les Églises s'y opposent.

Dans le monde chrétien d'Europe, au Moyen Âge, après la fin de l'Empire romain, un nouveau système économique-social a été progressivement mis en place : la « féodalité », fondée sur la propriété de la terre – le fief – et des liens complexes, hiérarchisés, entre les souverains – empereurs, rois, princes, détenteurs du pouvoir politique et maîtres de vastes terres – et les propriétaires locaux, les seigneurs, leurs vassaux, eux-mêmes suzerains de vassaux moins importants, jusqu'à la population habitant sur ces terres. Les non-propriétaires de terre étaient des « serfs » – du latin *servus* – maintenus en « servage », enfermés dans un statut de « non-libres », même si certains droits leur étaient reconnus en tant qu'enfants de Dieu, frères et sœurs dans la foi chrétienne. Les serfs étaient attachés à la terre et devaient travailler pour le propriétaire de celle-ci en échange de sa protection. La différence entre esclavage et servage provient du statut juridique du serf : il n'était pas assimilé, réduit

à une chose comme l'était l'esclave et il disposait d'une personnalité juridique. Ainsi, il pouvait se marier, posséder des biens et ne pouvait pas être vendu. Tu veux que je continue ?

– *Oui, mais, d'abord, j'ai une question : tu as dit que la terre s'appelait le fief. D'où vient ce drôle de mot ?*

– Le mot « fief » vient du francisque *fehu*, pour « bétail », ou du gothique *faihu*, pour « argent, possession ». Il désigne la terre possédée. La féodalité est donc un système politique fondé sur la propriété de la terre et sur le servage. Il est caractérisé par la hiérarchisation des fiefs et des personnes. Il est le centre névralgique de tout un système complexe d'obligations et de services rendus par les hommes libres, les vassaux, – la plupart du temps des obligations militaires pour défendre le territoire du suzerain ou en conquérir d'autres en son nom, parfois des conseils au profit du suzerain – avec, comme effet, la concession au vassal d'un bien – un fief, un bénéfice. Le suzerain devait protection et entretien à son vassal qui, en retour, lui devait foi et hommage, aide et conseil.

C'est l'affaiblissement de l'autorité publique après les invasions germaniques, hongroises, vikings, etc., après l'échec des Carolingiens (héritiers de Charlemagne) à reconstituer l'Empire et la crise socio-politique qui s'en est suivie qui ont contribué à consolider ce système après l'an mil.

– *Mais, dans les villes, il y avait aussi des fiefs ?*

– Tu poses une question centrale. Oui, il y avait des fiefs dans les villes également. Les familles nobles y possédaient la terre et les maisons. Mais

c'est dans les villes que s'est développé, contre la féodalité et le servage, le nouveau mode de production capitaliste.

Marx situe clairement son apparition au XVI^e siècle et son essor à la fin du XVIII^e siècle, quand une série de révolutions technologiques et la mécanisation du travail ont commencé d'enrichir considérablement une nouvelle couche de la population : la bourgeoisie. Ce que Marx n'analyse pas en détail, parce qu'à son époque la connaissance du Moyen Âge était encore un peu floue, c'est que certains moyens d'accumulation du capital par des artisans et surtout par des marchands sont apparus très tôt au Moyen Âge dans les villes, où le processus d'enrichissement de la bourgeoisie a commencé dès le XII^e siècle, parfois plus tôt.

Mais, ce qu'il faut surtout que tu comprennes, c'est que, comme forme d'organisation sociale, le capitalisme est intimement lié aux luttes séculaires entre classes sociales antagonistes.

– *Classes sociales antagonistes... C'est, par exemple, la classe bourgeoise contre la classe féodale ?*

– En effet. Revenons un instant à la fin de l'esclavage et à sa conséquence logique. La société esclavagiste ayant sombré, en Europe, le propriétaire de la terre ne pouvait plus désormais acheter des travailleurs supplémentaires pour accroître sa productivité. Il devait donc développer son outillage, les réseaux de commercialisation de ses produits, les sources d'énergie, les méthodes de traitement des matières premières. Souvent connues de longue date mais peu exploitées, certaines sources d'énergie ont alors été considérablement améliorées et systématiquement mises en œuvre : l'énergie éolienne (les

moulins à vent), l'énergie hydraulique (les moulins à eau), le charbon de bois, etc. Le traitement artisanal des matières premières s'est développé : les artisans du textile, du cuir, du bois, des métaux ont connu un essor impressionnant. Pour protéger leurs terres, leurs installations artisanales, leurs réseaux de commercialisation, leurs travailleurs, ou pour étendre leur influence et donc accroître leur pouvoir politique, les seigneurs féodaux ont noué des alliances nouvelles avec d'autres seigneurs – comtes, évêques, abbés –, mais aussi avec des communautés urbaines de citoyens et de bourgeois.

Ainsi, tout au long des XII^e-XIII^e siècles, une nouvelle mutation sociale, symbolique, économique et politique s'est produite : elle annonçait la dégénérescence du pouvoir féodal. De plus en plus, la propriété de l'outillage a pris le pas sur la propriété de la terre. Et la propriété de l'outillage a donné naissance à une nouvelle classe sociale : la bourgeoisie urbaine naissante. Cette propriété a conféré à cette nouvelle classe un nouveau pouvoir, autrement dit un « contre-pouvoir », face aux seigneurs féodaux. C'est alors l'émergence des communes, des communautés de citoyens et de bourgeois luttant pour arracher aux seigneurs des droits, des franchises, pour s'organiser, organiser leur travail, leurs marchés, se protéger avec des milices, contrôler la monnaie, les poids et les mesures, etc.

– *Comment ces communes ont-elles fait pour s'imposer ?*

– Il y a eu des révoltes, et même des révolutions, durement réprimées. Des républiques ont été proclamées, qui n'ont pas duré. Parfois un seigneur clairvoyant s'alliait aux représentants des bourgeois,

Jean-Marc Lévy-Leblond
L'Atome expliqué à mes petits-enfants

Geneviève Delaisi de Parseval
La Famille expliquée à mes petits-enfants

Jean-Louis Schlegel
La Bible expliquée aux jeunes

Gilles Perrault
La Justice expliquée à ma petite-fille

Myriam Revault d'Allonnes
La Politique expliquée à nos enfants

Pauline Schmitt-Pantel
Dieux et déesses de la Grèce expliqués aux enfants



RÉALISATION : IGS-CP À L'ISLE-D'ESPAGNAC
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : MAI 2018. N° 139722 ()
IMPRIMÉ EN FRANCE